

FEUILLETON DU CANADA

MINIA

PAR A. GENNEVRAVE

(Suite)

Le rideau baissé, le maestro prit la divine cantatrice dans ses bras en s'écriant : —Madame, grâce à vous, j'ai fait un chef-d'œuvre.

Minia attendit le lendemain avec impatience ; elle fit demander son vieux maître, qui l'aborda avec un air si respectueux si nouveau pour elle qu'elle se mit à rire.

—Mon teint bruni te fait donc peur que tu ne m'embrasses pas ? tu me prends pour la reine de Saba.

—Non, non, répondit le vieillard, c'est parce que tu es une divinité qu'il faut adorer, qu'à genoux. Ah ! que n'es-tu qu'une simple fille de pêcheur pour te consacrer à l'art, pour être reine ; car il y a une royauté, sous du génie au-dessus de celle des rois, et Dieu te la donne.

—C'est à toi que je la dois, cher maître ! dit Minia. Puis cherchant à interroger le vieillard, sans qu'il put se douter avec quel intérêt elle attendait sa réponse, pour la première fois se sentant timide, elle attendit qu'il lui parlât de son succès de la veille ; mais elle ne trouva pas l'occasion de s'informer de l'inconnu.

Dans la journée, les grands seigneurs, les artistes se pressaient à l'hôtel pour faire visite à l'Ombrine. Sa porte était close, on remit pour la cantatrice des centaines de cartes... Mais parmi tous ces noms communs, Minia ne vit que le seul qu'elle désirait connaître ? Un la frappait, mais pour une cause bien différente de ses préoccupations, c'était le duc de Whitefield, ce duc étant sans doute le petit-neveu de lord Steve.

—Dieu merci ! il ne te reconnaît pas... Mais ne chante jamais devant lui, s'il vient par hasard à l'Alpino, car il n'y a au monde de deux voix comme la tienne.

—Va à l'ambassade d'Angleterre. Je pense que le duc et moi nous resterons étrangers l'un et l'autre, malgré mes bons rapports avec la duchesse sa mère, dont les lettres ont toujours été pleines de bienveillance pour moi. En tout cas, lady Steve, blonde et pâle, ne ressemble en rien à la brune et tendre Isaura.

sable, pourquoi ne recevrais-je pas ceux qui viennent me visiter ? dit Minia à l'unique ami qu'elle eût en ce monde.

—Cela ne se peut, répondit Barini, j'ai non seulement ta considération à garder, mais ta dignité ; on t'adresserait peut-être des paroles que tu ne dois pas entendre. Je veux que nul ne t'approche, c'est assez de t'entendre et de t'admirer.

Les journées étaient longues pour la libre fille d'Alpino, se trouvant prisonnière dans les chambres d'un hôtel. Elle avait besoin du grand air. Aussi, cachée au fond d'une calèche, elle avait été en dehors de la ville avec son compagnon qui lui faisait baisser son voile aussitôt qu'il apercevait quelqu'un. Mais ces promenades ennuyèrent bientôt Minia. Elle allait et venait dans ses appartements, lasse de son oisiveté et sous le poids d'une nuit unique et même pensée.

—Elle regardait un jour, à travers la persienne, la grande place déserte, pleine de soleil et de poussière. Que lui imberbaient ces palais, les rares passants ? ce n'est pas eux qu'elle eût désiré voir. Lentes étaient les heures et pourtant Minia n'osait demander que le temps marchât plus vite ; un jour encore, puis il faudrait partir et s'éloigner du spectateur avec lequel elle vivait dans une union idéale, une communion d'impressions, dans un amour mêlé et sans espérance ; car il l'aimait, elle n'en pouvait douter.

En baissant les yeux, elle aperçut celui qui occupait toutes ses pensées, il était debout devant l'hôtel. Le cœur ne l'immobilisa point ; car il y avait, pour elle, comme s'il voulait s'élever vers cette apparition imprévue. Protégée par la persienne, Minia osa contempler ce visage aimé. Craignant de se montrer elle eut portait désiré lui faire comprendre qu'elle était là. Arrachant un camélia au bouquet qu'elle avait conservé, elle le jeta à celui qui se recula, effrayé de son audace. Quand elle revint à la fenêtre, le jeune homme n'était plus là, mais il avait emporté la fleur.

L'Ombrine se surprisa le dernier soir, sa voix avait les accents plus pénétrants que jamais. Une douleur vraie rendait l'artiste supérieure à elle-même ; les pleurs la gagnaient, ou plutôt passaient sa voix, ses adieux à la vie furent déchirants, c'était des adieux à son rapide bonheur, à ses feux de la rampe, que la lumière n'éclairerait jamais. Pour la dernière fois, elle prit le bouquet, le pressa involontairement contre son sein et fit un signe de remerciement à celui qui le lui avait jeté et qu'elle ne devait plus revoir.

Le soir avait fini ; pe tous ces coeurs qui elle avait fait battre, un seul avait fait palpiter le sein ; ses traits lui coulaient char, car elle emportait une blessure qu'elle ne pouvait ni calmer ni guérir.

Importunée des bravos, des appels des ovations, elle s'y déroba par la fuite, et seule gagna l'hôtel, où, une fois libre elle se mit à pleurer.

Et quoi ! jamais elle ne reverrait les regards qui l'entouraient de leur flamme pendant que ces belles heures où l'amour et l'art la transportaient hors d'elle-même ? Fallait-il renoncer à une tendresse si nouvelle si précieuse que tout son être en pénétrait ? Jusque-là, Minia n'avait connu que les paisibles affections de la famille ; et voilà que tout à coup, saisie d'une passion jeune, vivante, agrandie par les obstacles, elle l'emportait, elle allait s'enfermer avec elle dans la solitude.

Après le soleil éblouissant, la nuit ! après une présence chérie, l'éternelle absence ! L'épreuve était rude pour cette âme innocente. Celui dont elle conservait l'image dans son cœur gardait-il son souvenir ? L'idée de se faire reconnaître lui vint, mais une pudeur instinctive lui disait qu'il fallait respecter le nom du prince Sansveronne et de lord Steve. Elle devait donc partir, disparaître sans laisser de trace, mais sans oublier. Elle prit le bouquet et le baisa passionnément, quand elle sentit quelques chose sous ses lèvres. C'était un papier. Voici ce qu'il contenait :

—Signora, "Tous les jours je me suis présenté chez vous pour avoir l'honneur de vous voir et de vous exprimer mon admiration et mon respect. Tout en vous respirant la noblesse et la pureté de l'âme. Sans savoir qui vous êtes, je mets à vos pieds mon cœur et ma vie tout entière.

—WILLIAM WHITEFIELD." —Lui ! .... lui ! Et pâle d'émotion, Minia s'écria : —Nous nous reverrons donc !

Elle courut éperdue ouvrir la fenêtre afin de respirer. La nuit était trop avancée pour espérer voir ce qu'elle aimait ; mais elle raconta son bonheur aux étoiles, elle lui envoya, à travers la ville endormie, la moitié de son âme, elle remercia Dieu d'être jeune, d'être belle, d'être digne de porter le nom dont elle avait hérité, elle remercia Dieu d'être libre, et qu'elle liait encore écrit sur le ciel vers lequel elle levait les yeux.

Après une nuit sans sommeil, mais la plus heureuse de sa vie, lady Steve quitta Vienne. La grande artiste disparaissait, couverte d'un impérissable mystère.

Lassée de triomphe, étonnée de secrète agitation, le silence du grand palais ne déplaît pas à Minia. Le premier amour est un magicien, il peuple la solitude de mille rêves enchantés. A-t-on besoin d'entretien variés alors qu'on écoute ses pensées ? surtout lorsque riche, libre, forte, on peut réaliser un projet sans cesse caressé. celui de revoir le duc de Whitefield ? C'est en y songeant que la jeune femme regarda l'espace, où bientôt elle s'élancerait, et le ciel, son unique confident. Elle lui raconta ses espérances pendant ces belles nuits d'Italie, alors que la blanche lumière de la lune semblait toucher l'horizon au-delà duquel s'envole son cœur. Parfois, elle se disait : si le bien-aimé pouvait l'entendre, sa voix s'élever pure et sonore : c'est à prix d'or que les dilettanti paieraient ces sons jetés aux prés et aux bois, et qui sont les merveilleux langages de son amour.

On eût pu croire, en voyant lady Steve silencieuse pendant les longues soirées passées avec Barini, qu'elle était triste ou qu'elle regrettait ses succès, aussi son vieux maître se repentait presque de lui avoir fait goûter les enivrants de la scène. Le génie ne veut vivre à l'ombre, pensait-il ; il a besoin de lumière et d'éclat. Minia se sent une reine en exil.

Tandis que le vieux chanteur s'inquiétait de la sorte, lady Steve trouvait qu'il était temps qu'elle partît. Elle était restée à l'Alpino d'abord pour se recueillir, puis pour donner au duc le temps de retourner à Londres ; mais elle avait assez de son palais, de ses beaux parterres, de ses magnifiques salons ; tout cela était devenu une prison qui la retenait loin de lui. Le printemps était là-bas qui appelait l'hironde.

Un matin, Minia dit tout à coup à Barini qu'elle désirait partir pour l'Angleterre. —Partir pour l'Angleterre ! répéta le vieillard, qui crut qu'elle voulait y chanter. Non, non, bambina, je ne te laisserai remonter sur les planches, on finirait par deviner qui tu es ; les appointements donnés aux pauvres musiciens, ta disparition mystérieuse, tout cela a fait jaser, la curiosité publique s'est éveillée, on a soupçonné que l'Ombrine était une grande dame. La fille du prince Sansveronne pourrait bien être compromise ; tu as fait assez pour ma gloire, puisqu'on l'a proclamée la plus grande des cantatrices.

—Mais je ne songe pas au théâtre, fit Minia, en interrompant ce flux de paroles inutiles, je désire visiter les parents de lord Steve, peut-être voudront-ils bien être des appuis pour moi ; songe que je n'ai plus qu'un...

—Et ton unique ami est un humble musicien chargé d'années, répondit tristement le vieux chanteur. Oui, il te faut des protecteurs de ton rang ; mais pourquoi aller chercher si loin des étrangers quand la marquise Sansveronne et son fils ? —Non, non, s'écria Minia, je n'ai eu aucun rapport avec eux. J'ai correspondu avec la duchesse de Whitefield, elle se souviendra que je lui ai consacré tout ce qu'elle a voulu au sujet de l'héritage de son oncle. Elle m'en a remerciée en ajoutant qu'elle serait chargée de connaître.

—Ah ! s'écria le pauvre vieillard, j'avais oublié que lorsqu'il se sent des ailes, l'oiseau quitte son nid. D'ailleurs à quoi suis-je bon ? Je ne sais rien que mon art, où tu n'as plus rien à apprendre ; ta vie comence, la mienne achève... Pars, pars en emportant mon dernier rayon de soleil.

Le visage de Minia se couvrit de larmes, elle voulut répondre, Barini lui fit signe de l'écouter : —Si tu ne trouvais pas là-bas le respect et l'admiration qui te sont dus, tu reviendras retrouver celui qui t'adore et donnerait sa vie pour toi. Ne pleure pas ainsi, "carissima mia", je sais qu'il faut à ton esprit un autre compagnon que le vieux chanteur.

FOULES IMMENSES CHEZ Bryson, Graham & Cie. VENTE DE MI-HIVER.

BRYSON, GRAHAM & CO. garantissent qu'ils donneront à chaque acheteur plus pour son argent qu'il ne peut obtenir dans tout autre magasin d'Ottawa ; et ils offrent sans exception ce qu'il y a de mieux en marchandises à des prix plus bas que jamais.

Bryson, Graham & Cie. Quartiers généraux pour Chaussures et Epicerie à bon marché.

GET A FLAG SCHOOLHOUSE The Empire CANADIAN FLAG

Table with columns: MALLS, Fermeture, Arrivés, and various locations like Toronto, Hamilton, London, etc.

ISLAND HOME Stock Farm, Grosse Ile, Wayne Co., Mich. SAVAGE & FARNUM, PROPRIETAIRES.

Percheron Horses. ISLAND HOME. A stock selected from the best of descent and bred for heavy work.

EPICERIES! -LIGNE COMPLETE- D'Epicerie de Familles Choieses -SERA VENDUE AU- PRIX COUANT

C. NEVILLE 56 Rue George. VINS ET LIQUEURS. D'Importation Directe.

A. C. LAROSE! CHARBON! Les meilleures qualités de Charbon.

CHEMIN DE FER CANADA ATLANTIQUE. Noel et Jour de l'An.

8.00 A. M. REAL rapide arrêtant à toutes les stations entre Ottawa et le Côté, se reliant à la jonction du Côté avec les trains de Grand Tronc pour l'Ouest, et à Montréal avec les trains pour l'Est, et le sud. Arrive à Montréal à 11.35.

TAYLOR MOVELTY AVOCAT, SOLICITEUR, ETC. -BUREAU- 205, rue Saint-Jacques, Ottawa.

FERRONNERIES L'uno des plus anciennes maisons en ce genre de la vallée de l'Ottawa et des mieux qualifiées pour le rapport des prix.

McDougall & Cuzne MAGASIN 78 RUE SUSSEX ET DUNDAS. Montres et Bijouterie en tout genres et de toutes qualités.